

Québec français



Les hauts et les bas de Québec

Chantale Gingras

Numéro 151, automne 2008

Québec vue par...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

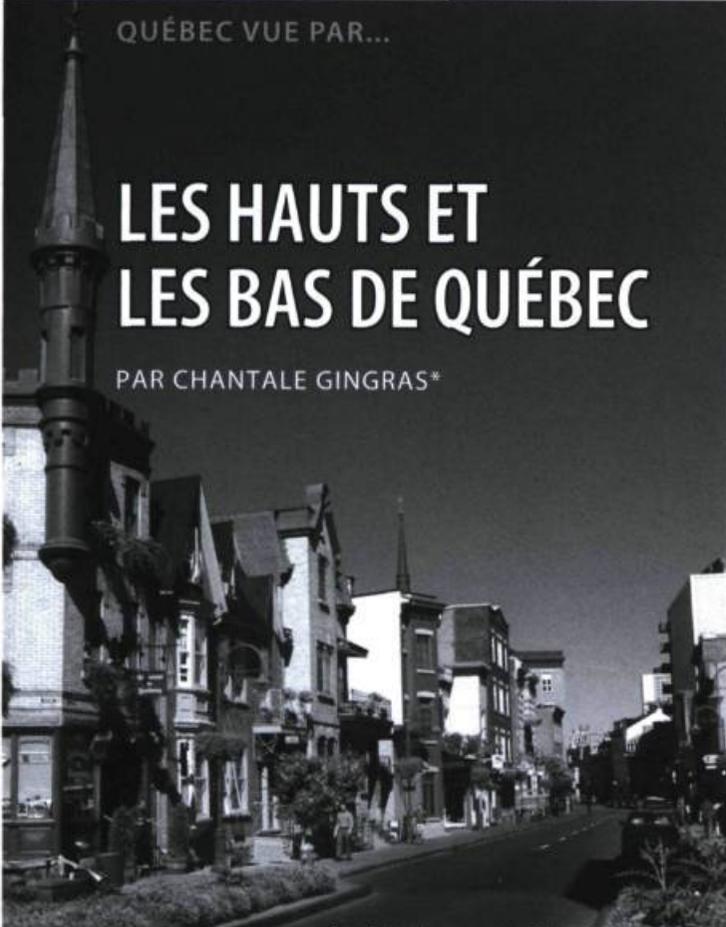
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (2008). Les hauts et les bas de Québec. *Québec français*, (151), 48–52.

LES HAUTS ET LES BAS DE QUÉBEC

PAR CHANTALE GINGRAS*



Rue Saint-Jean, quartier Saint-Jean-Baptiste.



Rue du Vieux-Québec.



Rue Saint-Joseph, basse-ville.

La route sinueuse et large du fleuve, la ligne bleue des Laurentides, la plaine des banlieues environnantes, les Plaines des batailles perdantes : ce sont là quelques-unes des images d'Épinal qui semblent définir Québec aux yeux de plusieurs. Québec est ainsi souvent décrite comme une ville d'horizons ouverts, sur l'Île d'Orléans, le Cap Tourmente et toutes les terres de la côte sud : Lévis, Saint-Romuald, Saint-Nicolas... Mais moi, je dis que Québec, c'est du haut en bas. C'est une ville résolument *verticale*.

Oh, elle n'est pas la seule à se départager en haute et basse villes : la clinquante New York a déjà son *Uptown* et son *Downtown*. Un peu partout dans le monde, dans les petites et grandes villes, on observe cette constante : les maisons des riches sont juchées dans les hauteurs, dans les montagnes, comme si c'était là une manière de se mettre à l'écart, d'illustrer son ascension sociale. Déjà, à Montréal, les quartiers Saint-Henri et Westmount se font face, le premier baignant dans la touffeur et la fumée des usines et recueillant la poussière de l'autre. Mais à Québec, la rupture est pour ainsi dire plus marquée : c'est une falaise, haute et escarpée, qui départage les univers. Une falaise qui s'effrite et s'use au fil du temps, sans doute rongée par les regards de ceux qui lèvent le cou pour voir ce qu'il y a ailleurs...

Fille de la terre du milieu, pour ainsi dire, née d'un père et d'une mère grandis en bas, je suis montée étudier en haut, à l'Université Laval, puis j'ai habité tour à tour les quartiers Saint-Sacrement et Saint-Roch. J'ai ondoyé entre ces deux mondes qui me fascinent autant l'un que l'autre. Et je suis allée, toujours, de l'un à l'autre, attirée que j'étais par les mouvements d'ascension / de descension qu'offre Québec.

Entre deux mondes

Même ceux qui visitent Québec pour la première fois le sentent : deux mondes coexistent à Québec, se confrontent, se regardent. Deux mondes qui s'interpénètrent mais qui, curieusement, ne se mêlent pas réellement. Si je voulais faire simple, je dirais qu'il y a en haut celui des bien nantis et des bien portants et celui, en bas, des pauvres et des écorchés. Mais c'est dans les faits un peu plus compliqué. On parle de territoires, de frontières physiques et psychologiques au-delà desquelles on n'aime pas trop s'aventurer. Ceux d'en haut descendent rarement... et ceux d'en bas ne savent pas trop s'ils ont réellement le droit de monter. Ils sont comme transis par une peur indicible, inavouable, vis-à-vis de ce qu'ils



Rue du quartier Saint-Roch, basse-ville.

ne connaissent pas, n'ont jamais connu... n'ont pas réellement besoin de connaître.

À mesure qu'on escalade les pentes qui mènent en haute-ville, la lumière se fait plus abondante et prend des éclats verdoyants. Les visages se détendent. Les sourires, aussi, s'élargissent, ce me semble.

Vu d'en haut

En haut, les quartiers Montcalm, Saint-Sacrement et Sillery sont embrassés par de grandes lignes d'arbres plantés dans l'enthousiasme du 300^e anniversaire de Québec, en 1908. Il faut voir les longues rues couvertes par les feuillages qui se rejoignent et qui viennent encore embellir les devantures qu'on ne se fatigue pas de regarder encore et encore. Les boulangeries, les cafés, les librairies foisonnent. La haute-ville, c'est la beauté, c'est le règne de l'espace, c'est les allées bordées de fleurs, les jardins à l'anglaise, les larges trottoirs, l'insouciance des enfants qui jouent derrière les fines clôtures en fer forgé. C'est aussi du vent, beaucoup de vent, qui se fait sentir à mesure qu'on s'approche du fleuve, qu'on s'aventure sur les Plaines ou sur la longue Promenade des Gouverneurs qui surplombe et longe le fleuve. La haute-ville offre tout cela : c'est pour moi l'espace de tous les possibles, qui permet de voir loin et grand, et qui étourdit les pupilles à force de merveilles : la côte du Passage et le fort de Lévis au sud, la poésie tranquille du pont de l'île au sud-est, baigné des verdeurs de l'île de Bacchus (l'île d'Orléans), le mystère brumeux qui s'ouvre au-delà de la côte de Beaupré, où le fleuve continue son chemin et finit par échapper à notre vue. À l'ouest s'étire encore le fleuve, surplombé par les deux ponts qui sont en quelque sorte la métaphore de cette ville d'histoire et d'avenir : le pont de Québec incarnant son charme suranné, à la fois majestueux et fragile, et le pont Pierre-Laporte illustrant l'élégance fine de ses lignes modernes. Au-delà des ponts, on aperçoit la pointe de Sillery, derrière laquelle s'étendent la plage Jacques-Cartier puis la baie de Cap-Rouge, lovée au creux des falaises écarlates, presque mauves. Ensuite, le regard ne peut qu'imaginer la longue marche du fleuve vers l'ouest. Sur les hauteurs, Québec fascine et étourdit presque par sa beauté. Sur les hauteurs, on marche plus droit, plus fier : l'âme est nourrie.

Vu d'en bas

En bas, il en va autrement. La vie s'y déroule comme dans une enclave, où les édifices enferment le regard et empêchent de voir loin, où il n'y a de perspective que lorsqu'on regarde vers le ciel ou lorsque l'œil s'agrippe aux rochers du Cap Diamant. En basse-ville, ce sont les édifices qui décorent les rues, poussant dans le béton et l'asphalte. Parfois, dans Saint-Roch, Saint-Malo ou Saint-Sauveur, des arbres entêtés s'élèvent et viennent jeter un peu d'ombre sur les briques et les bouts de trottoir. La basse-ville a le charme beige et gris du béton et de l'asphalte et celui, aussi, sang-de-bœuf, des immeubles en brique qui ponctuent les promenades. La basse-ville grouille et vit, le bruit se répercute sur les façades. Par temps chaud, on croise, vêtus de leur justaucorps presque propre, des hommes sans âge qui squattent un carré de trottoir avec leur chaise pliante et leur bière à la main, question de venir quérir un peu d'air (devenu rare dans leur logement) et, pourquoi pas, un rayon de soleil qui oserait filtrer entre les toitures des hauts édifices. Ils sont plusieurs à se voisiner, tantôt ils blaguent, tantôt



Escalier, quai du Roi, Place royale.

ils s'engueulent, ou ils méditent silencieusement. Ils regardent toujours les passants, les détaillent, les accostent souvent. Alors qu'en haute-ville on récolte parfois un sourire et, plus rarement encore, un bonjour, en basse-ville on cueille des phrases entières et des sourires non équivoques, surtout si on est une femme... La haute-ville est frileuse, polie, réservée ; la basse-ville tutoie volontiers.

Il faut suivre le dédale du quartier Saint-Roch pour bien sentir les contrastes qui s'y déploient. Les journaliers, les ouvriers retraités, les assistés sociaux, les éternels chômeurs et les désinstitutionnalisés y côtoient les fonctionnaires, les artistes et les étudiants branchés (et souvent fauchés), attirés par la revitalisation massive d'un quartier qui affiche depuis une dizaine d'années un mariage pas toujours heureux entre les boutiques de luxe et les restaurants ultra-chics de la rue Saint-Joseph, et les soupes populaires de la rue du Pont. Quand on marche attentivement et qu'on goûte le quartier, on collectionne de réels oxymores. Par exemple, sur la place du parvis de l'église Saint-Roch, point de rendez-vous depuis des lustres des sans-abri et des sans-le-sou, s'érige depuis une poignée d'années, sur la façade de la Caisse populaire qui donne sur le parvis, un immense écran plasma branché vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur le canal Argent, où défilent en continu les cotes de la bourse. Trois pas plus loin, on trouve un extraordinaire magasin de jouets devant lequel les enfants rieurs, naïfs et insoucians croisent les pas des toxicomanes désillusionnés venus chercher refuge au sous-sol de l'église juste en face. On sillonne les rues du quartier et on cueille ces incongruités avec un sourire incrédule aux lèvres, aussi interloqué que fasciné par ces cohabitations qui malgré tout *fonctionnent*, un peu à la manière d'un couple mal assorti qui finit, avec l'usure, par endormir ses dernières résistances.

Saint-Roch a le charme des vieux quartiers commerciaux autrefois florissants, que l'on cherche à remettre au goût du jour à coups de maquillage. Il faut sillonner les rues de ce quartier où abondent les édifices et les maisonnettes bourgeoises de la fin du 19^e siècle, d'inspiration victorienne. Plusieurs trésors attendent dans le détour celui ou celle qui sait regarder : maintes fois j'ai pu admirer le travail des briqueteurs et maçons qui ont façonné les devantures aujourd'hui défraîchies. Des immeubles d'inspiration Art déco côtoient des insignifiances en brique et béton *drabes*... Parfois, l'œil peut se promener longtemps avant de trouver sa nourriture, alors qu'en haute-ville il est gavé... N'empêche : c'est comme arriver à trouver une perle à travers les huîtres !

Et il y a aussi bien sûr les gens, drôle de faune bigarrée qui use les trottoirs du centre-ville rénové, dont la moitié affecte un air pressé pour ignorer la main tendue de l'autre. Ceux en veston-cravate qui se fauflent jusqu'à un bistrot le midi et qui s'empres- sent de rejoindre la tranquille banlieue à 17 h, et ceux qui restent, ceux qui demeurent là, et qui suivent des yeux les pas de ceux-là qui ne voient pas, qui ne savent pas. C'est à ceux qui restent que le soir appartient, aux heures où les rues se vident lentement et, curieusement, s'allongent. À eux appartiennent les cris et les bruits de bouteille cassée qu'on surprend la nuit.

Saint-Roch, c'est un quartier où la bonne humeur et la santé tonitruante des uns fait encore plus ressortir la misère des autres qui dorment, et mangent, et vivent sur les trottoirs, sans grande conscience des jours qui passent. Vivre dans Saint-Roch, c'est coudoyer chaque jour la misère, la maladie, la solitude, les errances (itinérance, prostitution, petits et grands réseaux criminels...) ; vivre dans Saint-Roch, c'est chaque jour voir sa joie et son bonheur un peu froissés par l'impact de la réalité. Au cours des ans, vivre dans Saint-Roch a secoué mon apathie bienheureuse et m'a fait tenir plus que jamais à ce que j'avais. Saint-Roch a aiguisé ma conscience d'être.

D'autres quartiers à l'ombre de la falaise

Un peu plus à l'ouest, on découvre les quartiers ouvriers de Saint-Malo et de Saint-Sauveur, déchirés par le boulevard Charest, qui met à nu les cours arrière, désormais offertes aux regards. Les touristes qui entrent dans Québec par la 40 puis la 440 ont ainsi une vue imprenable sur les cordes à linge et les vieux tacots entreposés dans les cours...



Escalier des Franciscains.



Escalier Bachelard.



Escalier Lépine.



Escalier du Faubourg.

J'aime particulièrement Saint-Sauveur, une sorte d'enclave où le temps semble s'être arrêté et où les enfants jouent encore au hockey dans les rues ou montent à deux sur leurs vélos à siège banane, tout droit sortis des années soixante-dix. Saint-Sauveur, c'est le charme des boucheries et des épiceries familiales, celui du *Royaume de la tarte* (qui a pignon sur la rue des Oblats depuis cinquante ans) et des vieilles quincailleries. Se promener dans Saint-Sauveur vers 17 h, c'est suivre l'odeur fumante des steaks cuits dans la *poêlonne* (comme on dit à Québec) avec du beurre ; c'est sentir, tout d'un coup, une sorte d'unisson. C'est respirer un peu d'âme canadienne-française. Marcher Saint-Sauveur me fait du bien.

Il y a ensuite toute la série d'escaliers qui agrippent la falaise, et les côtes raides ou douces (la Côte de la Négresse¹, la rue de l'Aqueduc, la fameuse Pente Douce de Roger Lemelin, etc.), que l'on monte pour aller respirer un peu l'air d'en haut, certes, mais aussi pour avoir le plaisir de se retourner en chemin et de contem- pler les quartiers d'en bas, coincés entre la falaise et les Laurentides au loin : Saint-Malo, Saint-Sauveur, Sacré-Cœur et, plus loin, un peu plus au nord, Limoilou avec ses escaliers en colimaçon et ses rues qui semblent être des ruisseaux qui vont rejoindre la rivière Saint-Charles. Accoudé à l'escalier, on admire l'étendue qui s'offre à la vue, on se met à compter les clochers si nombreux, on écoute les chiens qui jappent, les enfants qui rient ou qui crient, les klaxons... On voit les ombres et le soleil onduler entre les toitures. Puis on continue son ascension, pris d'une sorte de vertige.

Le quartier en équilibre

Si l'on est monté par l'escalier du faubourg, au bout de la rue Dorchester, on aboutit dans Saint-Jean-Baptiste, le quartier tout en côtes qui unit la haute et la basse-ville, et dont les immeubles paraissent tenir en équilibre les uns contre les autres, plantés dans les pentes abruptes et sinueuses. En empruntant la rue Sainte-Marie, on continue son ascension jusqu'à la rue Saint-Jean, longue artère où s'étirent les cafés, boulangeries, restaurants, boutiques, luthiers, disquaires, etc. Pour moi, Saint-Jean-Baptiste a toujours évoqué le mouvement : pris entre deux plateaux (la haute et la basse-ville), ce quartier m'apparaît comme un lieu de traverse, de passage ; comme un escalier où l'on s'arrête pour souffler et contempler en bas les clairs-obscur du centre-ville et ses bruits qui deviennent de plus en plus sourds, et les verdeurs qui annon- cent les rues cossues et tranquilles du quartier Montcalm et des environs du Parlement. Saint-Jean-Baptiste, c'est aussi une effervescence difficile à décrire : celle des étudiants qui y font exploser leur jeunesse et leurs rêves, celle des musiciens assis sur le rebord des fenêtres pour y gratter leur instrument, celle des cours intérieures, secrets bien gardés du quartier, où les intellectuels fument, jasant, boivent et refont le monde. Saint-Jean-Baptiste, c'est la folie, l'effervescence, ça respire le patchouli, ça tape sur des djembés au cœur du parc-cimetière St. Matthew's, ça mange bio, et ça sourit plus large que partout ailleurs, me semble-t-il, du moins jusqu'à l'intersection de la rue Dufferin, où la rue Saint-Jean fait une courte pause durant laquelle elle change d'air avant de s'étirer dans la section *intra muros*, à l'intérieur des remparts, où le Vieux-Québec se tient bien au chaud. La vie de quartier s'y fait plus discrète, les résidents se mêlent aux touristes venus admirer ces rues qui parlent encore français, avant de s'engouffrer *Au petit*

coin latin ou Chez Temporel pour déguster un croque-monsieur et prendre des nouvelles de leur monde. Ceux qui habitent le Vieux-Québec marchent à pas de loup dans les rues qu'ils tutoient, ils ont la discrétion et la patience des Sioux face aux touristes aux habits multicolores. C'est l'hiver, surtout, et le matin, très tôt, qu'on les voit prendre toutes leurs aises et marcher enfin large dans les rues rondes et grimpantes dont ils sont les gardiens. Ils savent, eux, que dans le Vieux-Québec un cul-de-sac n'en est pas toujours vraiment un, et que la ville réserve ses meilleurs secrets aux aventuriers patients et curieux : le parc du Cavalier-du-Moulin, situé tout au bout de la rue Mont-Carmel, les rues Saint-Denis et de la Porte, par exemple, et aussi la cour du Séminaire et la rue des Remparts, qui permet de zyeuter ce que font les gens en bas, dans le quartier du Petit-Champlain et celui du Vieux-Port.

De quelques secrets bien gardés...

Je n'ai rien dit encore de ce quartier du Petit-Champlain qui fait parfois entendre de réels battements derrière les façades faussement vieilles qu'on lui a redonnées, Dieu merci, dans les années soixante-dix. Rien dit de ce qui se passe un lundi matin tôt tôt ou un jeudi soir tard tard à Place Royale, quand les fantômes de l'ancien Marché Finlay glissent leurs ombres sur les pierres. Rien dit des secrets bien gardés à l'écart des touristes qui ne les méritent pas, brebis décevantes qui restent dans les rangs et suivent les deux ou trois rues où se chamaillent les boutiques de touristes : ces trésors que l'on cueille lentement, silencieusement, au bout de la rue du Sault-au-Matlot, à savoir l'énigmatique Passage du chien et l'intemporelle rue Sous-le-Cap, où des maisons et des ruines s'agrippent à la falaise et jettent leurs galeries à travers rue, au-dessus des passants qui marchent le pas léger et l'œil écarquillé, convaincus de vivre un moment aussi vrai qu'hors du temps... jusqu'à ce qu'un miaulement de chat ou une porte claquée trop fort les tirent de leur rêverie contemplative.

Je n'ai rien dit non plus de l'in vraisemblable quartier du Cap-Blanc, coincé entre le boulevard Champlain et le cap – encore et toujours – sur lequel des maisons sont à moitié jouguées, contre toute logique. Ce quartier, qui survient alors qu'on ne s'y attend plus, après de longues minutes à sillonner des installations portuaires aussi laides que pratiques, et dont on ne verra qu'une courte ligne de maisons si l'on n'y prend garde, recèle des trésors d'architecture et ensorcelle, très certainement, par ses rues en ruban qui se cachent les unes les autres. C'est là un quartier-



Vue du parc du Cavalier-du-Moulin



village où se sont naguère installés les marins et les pêcheurs, qui avaient alors le gîte et le quai à portée. Un quartier qui fait face au fleuve et qui reçoit l'hiver les plus grandes gifles que le vent puisse donner...

Passé le Cap-Blanc, il y a l'Anse-aux-Foulons, autre quartier-secret-bien-gardé, où les résidents semblent vivre en communauté, avec les jardins communs qui s'étendent autour de la voie ferrée et les boisés qui s'étirent à l'ombre de la falaise, où vont jouer ensemble tous les enfants, comme s'ils formaient une seule et grande famille.

Je n'ai rien dit non plus de la Côte de l'Église, qui relie l'Anse au Vieux-Sillery et qu'on grimpe avec la crainte d'y laisser ses poumons. Mais l'ascension vaut la peine qu'on se donne : on découvre encore là tout un quartier insoupçonné, où les gens vivent les uns sur les autres dans une vieille camaraderie qui date des premiers grands-pères qui s'y sont installés et qui ont jeté là des rues trop courtes, trop enchevêtrées pour qu'on y croie... Il faut faire un arrêt à l'église de Sillery, du moins à son parvis, qui s'offre le fleuve et les ponts pour paysage, et d'où on peut admirer sans doute l'un des plus beaux couchers de soleil que Québec puisse offrir. L'autre coucher de soleil sublime que Québec offre, c'est à la Pointe-à-Gosselin, qui s'avance dans le fleuve non loin de la Baie de Beauport, vers l'est... mais l'emplacement exact est mon secret, et celui-là, je le garde !

Je ne saurais dire combien d'heures j'ai passé à marcher Québec au cours des vingt dernières années, combien d'heures j'ai passé à l'épier et à lui soutirer ses secrets depuis l'âge de quinze ans où je m'aventurais un peu peureusement au cœur de ce territoire qui, je

le sentais bien, possédait des *racoins* et une épaisseur qui avaient de quoi m'étourdir et me fasciner. Je ne saurais dire non plus toutes les heures j'ai passées dans ce lieu béni que j'ai découvert, à l'abri de tout et de tous, sur les anciens quais de Québec, où j'ai lu plus d'un livre tout en regardant et en écoutant les vagues du fleuve qui venaient lécher les vieilles planches presque tombées à mes pieds.

Non, je n'ai pas tout dit, car beaucoup de ce qui fait Québec relève de l'indicible, ne s'explique pas mais se sent, se vit. Aussi, je n'ai pas non plus tout dit dans l'espoir de vous donner l'envie de venir vous perdre (et sans doute vous trouver un peu) dans cette ville toujours changeante et mystérieuse, qui s'offre volontiers à qui sait la regarder, la respirer. Ma ville, j'y ai marché, j'y ai grimpé en vélo maintes et maintes fois, en toutes saisons, j'y ai descendu des côtes à toute vitesse jusqu'à m'en faire éclater le cœur, et jamais, jamais, je ne me lasse de sa poésie, de ses hauts et de ses bas qui me laissent toujours ravie. □

* Professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy

On consultera avec intérêt

Luc Noppen, *L'architecture de Saint-Roch*, Les publications du Québec, 2000.

Anne-Marie Olivier, *Gros et détail*, Dramaturges éditeur, 2005. [Contes urbains mettant en scène des personnages du quartier Saint-Roch]

Note

- 1 L'escalier Badelard longe en fait la côte du même nom. Les gens du quartier Saint-Jean-Baptiste disent aussi « de la Négresse » pour désigner la côte et l'escalier. Cela ferait référence à l'époque où Québec était une ville de garnison. Les bordels étaient nombreux dans le quartier, disent les historiens, et l'un d'entre eux était tenu par une négresse flamboyante, à ce qu'on prétend.

ÉLOGE DES PETITS RIENS

GENEVIÈVE ROBITAILLE

(extrait)

Bien que nous soyons allés à l'Île d'Orléans presque une fois par semaine, hiver comme été, mes escapades de plusieurs jours auprès du fleuve m'avaient manqué terriblement ; car dormir avec le fleuve, me réveiller près de lui, prendre une marche à ses côtés, manger en tête-à-tête avec lui, anticiper nos lendemains me réconciliait avec ma culpabilité pour les demi-heures que je lui volais, filant à l'anglaise, impolie, sans même m'incliner légèrement avant de reprendre la route vers la ville. Mes nuits et mes jours consacrés à lui seul me permettaient sans pudeur de l'habiter, de m'habiter de lui, de m'habiller de lui, de le mettre comme une robe moulante, de me découvrir belle à cause de lui, de ressentir la vie et de ne pas avoir peur de mourir, car je sais que c'est à lui que j'appartiens, que c'est en lui que je retournerai une fois les yeux fermés à jamais.

Geneviève Robitaille, *Éloge des petits riens*, Montréal, Leméac, coll. « ici l'ailleurs », 83 p., p. 51.



*Dans les rues de Québec
Par temps gris par temps sec
J'aime aller nez au vent
Cœur joyeux en rêvant*

Charles Trenet (1913-2001), *Dans les rues de Québec*, 1950

Je revois le Québec de mon enfance comme une petite ville de pierres élevée pour des siècles, très belle, pleine d'arbres qui au printemps pointaient des feuilles d'un vert très vif, si prenant [...]. Le visage de Québec est l'un des plus émouvants parmi les visages du monde.

Alain Grandbois (1900-1975), *Visages du monde*, 1990

La Pente Douce, on la montait le dimanche pour se reposer, par désœuvrement, pour voir d'en haut quelle image donnait le quartier. Les amoureux la prenaient, chaque soir, pour se rendre au parc des Braves, ce grand plateau vert garni de bancs discrets, plus près du ciel que de la terre.

Roger Lemelin (1919-1992), *Au pied de la Pente douce*, 1944

Ce n'est plus la ville de guerre, c'est la ville de lumière, la ville astrale, et ses pléiades d'étoiles sont groupées de façon qu'elles la dessinent tout entière dans les formes altières de sa beauté.

Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), *Québec et Lévis à l'aurore du XX^e siècle*, 1900

[...] Québec possède une dignité incomparable. Cela nous apparut, très tôt le matin, quand les nuages virèrent au rose au-dessus d'une haute ville étagée, troublante, de couleur mauve crépusculaire.

Rudyard Kipling (1865-1936), *Letters of travel, 1892-1913*, 1920

*Le cul sur le bord du Cap Diamant
Les pieds dans l'eau du Saint-Laurent
J'ai jasé un petit bout de temps
Avec que l'eau puis le firmament*

Gilles Vigneault (1928 -) *Jos Montferrand*, 1959